

FARID LAHOVASSA AÏSSA DJABRI
et VICTOR HADIDA PRÉSENTENT

ALBAN
IVANOV

LUCIEN
JEAN-BAPTISTE

AUDREY
PIRAULT

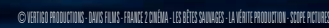
LA TRAVERSÉE

UN FILM DE VARANTE SOUDJIAN

MONCEF FARFAR THILLA THIAM LUCIE CHARLES-ALFRED
MAMARI DIARRA ENZO LEMARTINET

TOUS DANS LE MÊME BATEAU !

LE 29 JUIN AU CINÉMA



FARID LAHOUESSA, AÏSSA DJABRI
ET VICTOR HADIDA PRÉSENTENT

**ALBAN
IVANOV**

**LUCIEN
JEAN-BAPTISTE**

**AUDREY
PIRAULT**

LA TRAVERSÉE

UN FILM DE **VARANTE SOUDJIAN**

**MONCEF FARFAR THILLA THIAM LUCIE CHARLES-ALFRED
MAMARI DIARRA ENZO LEMARTINET**

DURÉE DU FILM : 1H45

Vous pouvez télécharger l'affiche et des photos du film sur : www.metrofilms.com

LE 29 JUIN AU CINÉMA

DISTRIBUTION

METROPOLITAN FILMEXPORT
29, rue Galilée 75116 PARIS
Tél. : 01 56 59 23 25
Fax : 01 53 57 84 02
info@metropolitan-films.com

RELATIONS PRESSE

I LIKE TO MOVIE
SANDRA CORNEVAUX & LUCIE RAOULT
Tél. : 01 83 81 13 15
sandra@iliketomovie.fr
lucie@iliketomovie.fr

RELATIONS PRESSE INTERNET

DÉJÀ LE WEB
DIANE JOURDAN
2, rue d'Uzès - 75002 Paris
Tél. : 06 38 82 92 32
diane@agencedeja.com



SYNOPSIS

Éducateurs de quartier, Alex ([Lucien Jean-Baptiste](#)) et Stéphanie ([Audrey Pirault](#)) emmènent cinq ados déscolarisés pour faire une traversée de la Méditerranée et les réinsérer par les valeurs de la mer.

Mais arrivés au port, ils tombent sur Riton ([Alban Ivanov](#)), leur skippeur, un ancien flic de la BAC, qui a tout quitté pour fuir la banlieue.

Ces jeunes, c'est son pire cauchemar.

Contraints, ils se retrouvent tous embarqués sur le même bateau pour une virée en mer de quinze jours. Une chose est sûre, après cette Traversée, ils n'auront plus tout à fait la même vision du monde...

ENTRETIEN AVEC VARANTE SOUDJIAN

Qu'est-ce qui vous a inspiré l'histoire de LA TRAVERSÉE ?

Le manager d'Alban [Ivanov], dont je suis proche, m'a raconté un jour que son oncle emmenait parfois des jeunes défavorisés en mer. Il pensait que c'était un bon point de départ pour un film. J'ai tout de suite été séduit par l'idée ! Avec mon co-auteur, on a commencé à imaginer deux éducateurs de banlieue qui emmèneraient des enfants déscolarisés, dont certains ont déjà un pied dans la délinquance, pour un voyage sur un catamaran. Ça nous amusait de les extraire de leur milieu et voir comment les ados réagissent au spectacle de la mer une fois que le masque tombe. Quand on a introduit l'idée d'un skippeur ancien flic de la BAC on a trouvé le film.



Présentez-nous les personnages ?

Il y a l'éducateur qui manque d'autorité, dépassé par son assistante éducatrice qui l'accompagne et prend les choses en mains. Pour le skipper, ancien flic de la BAC qui a changé de vie, de cadre pour fuir les jeunes de banlieue qu'il tient pour responsables de tous les échecs de sa vie, perso et pro... c'est son pire cauchemar qui se matérialise à bord. Cette opposition entre un éducateur trop laxiste qui pardonne tout à ces ados, un ancien flic bourru pour qui ces ados sont peine perdue, et ces jeunes qui sont aussi victimes d'idées préconçues sur cet ancien policier est au cœur du film. Chacun figé dans ses a priori, ils se retrouvent sur le même bateau. C'est la métaphore du film. Une fois réunis et confinés, je tenais à ce qu'ils aient envie de s'ouvrir au dialogue, s'écouter, se parler...

Pourquoi avoir choisi la comédie pour traiter du sujet ?

J'aime ça ! Je m'y sens à l'aise. Mais pour autant, j'avais envie que le socle soit authentique, plus profond, en creusant la vie de chacun de ces ados. Je ne voulais pas juste les présenter comme « des gamins à problèmes » puis chercher des situations drôles sur le bateau. Léa par exemple a un lourd passé ; Rayane est en conflit avec sa mère parce qu'il n'a pas connu son père ; Sam, c'est le

contrepied : ses grands frères s'en sont tous sortis. Ça lui met la pression. Mahdi et Polo ne prennent rien au sérieux et peuvent faire des mauvais choix de vie. Pour que les séquences d'émotion sonnent vraies et justes, il me fallait de la matière. Tout en évitant que cette traversée soit l'occasion de régler tous leurs problèmes, l'expérience de la mer va les amener à y réfléchir. Une fois de retour, ils ne sont plus les mêmes.

Alban Ivanov a joué dans vos deux premiers films Walter et Inséparables. On le retrouve ici. Pourquoi lui ?

On se connaissait déjà avant le premier long métrage. Mais au-delà de l'amitié, j'avais envie de retravailler avec lui. Alban est très drôle, c'est un secret pour personne, mais je l'ai pas choisi pour ce talent-là. C'est surtout un acteur. Et je l'ai aussi choisi pour son investissement, la façon dont il incarne ses personnages. Et son capital sympathie aussi, car on peut lui faire dire des horreurs et on lui pardonne tout. Plus il avance, plus il s'épaissit. Quand il est extravagant, il est super. Mais pour La Traversée, on a fait le pari de l'amener à un jeu beaucoup plus intérieur.

Et concernant Lucien Jean-Baptiste et Audrey Pirault ?

On a demandé à Lucien de jouer un personnage dépassé et un peu lâche. Une des choses qui me fait particulièrement rire dans la vie, c'est la médiocrité. Son personnage l'est un peu, même s'il finit par se racheter. Pour Lucien qui sait s'affirmer et s'imposer, ce n'était pas facile à jouer. Je devais le reprendre de temps en temps parce que son autorité naturelle prenait le pas sur le personnage. C'est très technique d'interpréter un rôle si éloigné de sa véritable nature. Quant à Audrey, je l'ai découverte dans la série Access. Très vite, j'ai eu envie d'écrire pour elle. Elle a de la poigne, un phrasé, quelque chose d'authentique. Et puis elle est très drôle, elle aussi, en plus d'être une excellente comédienne.

Sur quels critères avez-vous choisi les ados ?

Pour chaque acteur, ça a été une évidence. On avait envie qu'ils soient authentiques, mais il fallait aussi qu'ils puissent jouer les émotions, qu'ils aient des aptitudes de comédie et qu'ils aient 16 ans. Quand la directrice de casting, nous a montré les photos de Moncef Farfar [qui interprète Rayane] et nous a dit qu'il avait dix-huit ans, on a failli refuser. Mais aux essais, on l'a trouvé captivant, touchant. Il a tout de suite compris son personnage par

rapport à la figure du père. Pour le rôle de Léa (Lucie Charles-Alfred), au départ, on avait une autre actrice en tête. Mais la directrice de casting nous a montré ses essais pour un autre rôle, et on a été conquis. Elle est urbaine, extravertie, moderne, hyper créative. Elle a amené un souffle. Puis elle est très technique. Dès qu'elle entend : « Action ! » elle est présente et très généreuse dans son jeu. Pour le personnage, elle a l'explosivité dont on avait besoin. Elle sait très bien passer du rire aux larmes en un claquement de doigts.

Quant à Thilla Thiam [Sam], elle accompagnait une personne pour un casting et on lui a proposé de passer des essais. Elle a un naturel incroyable. Elle a dit oui pour expérimenter l'aventure d'un tournage, mais elle est déterminée à devenir avocate. Elle a été exemplaire, d'une concentration et d'une précision hors pair. Puis il y'a le duo, Mamari Diarra [Mahdi] et Enzo Lemartinet [Polo]. Ils ne sont pas acteurs et ont accepté de relever le défi. Je trouve ça incroyablement courageux. Car on leur demandait beaucoup : être naturels, drôles, touchants. Mais sur un tournage, il y a aussi la technique, les placements par rapport à la lumière, les déplacements, les raccords des gestes, le texte, l'écoute des autres, l'assimilation les indications. Comme les autres, ils sont

intelligents et captent tout. Ce n'est pas facile de jouer devant des acteurs de la stature d'Alban, Lucien et Audrey, mais tous ont su renvoyer la balle. Ils se sont beaucoup entraïdés sur ce tournage particulièrement éprouvant.

Racontez-nous :

Sur un tournage en mer. Rien n'est simple. La météo est déjà une contrainte quand on tourne sur la terre ferme en extérieur. Mais en mer, c'est elle qui décide de tout.

Le premier jour, on part au large. On ne peut pas être plus de vingt sur le catamaran. En fonction des jours, il y a huit comédiens, le skipper, et une équipe réduite : Chef opérateur, cadreur, premier assistant, script, ingénieur du son, perchman et quatre autres techniciens pour les deux caméras utilisées. Sur les deux postes restants disponibles, on doit choisir entre un électro, un machino, l'habilleuse et la maquilleuse.

Bien qu'on tourne en équipe réduite, on se marche dessus. On perd l'équilibre à cause des vagues. Avec le vent, on ne s'entend pas à deux mètres alors que je dois donner les indications de déplacements, de mise en scène. Il faut aussi faire en sorte que la caméra reste stable pour que le

spectateur n'ait pas le mal de mer. On arrive malgré tout à mettre la séquence en boîte. Quand on revient vers la côte, pour tourner le reste des séquences de la journée, le skipper demande à l'équipe de se mettre à l'arrière alors qu'on doit tourner à l'avant. Il nous explique qu'on est contre les vagues, que va ça secouer. Effectivement ! On se retrouve à affronter des vagues de plus de deux mètres de haut. Impossible de tourner.

On décide dès lors de rester dans la baie de Marseille. Mais on est en plein été, avec les vacanciers, les jets ski, les musiques sur les bateaux... Pour l'ingénieur du son, c'est l'enfer ! Il doit aussi gérer le sifflement du vent, le claquement des vagues, et le cri des mouettes alors qu'en pleine mer où est censée se passer l'action, il n'y en a pas. Pour la caméra, vu que notre histoire se déroule au large, il faut éviter d'avoir les côtes dans le champ. Durant la période de prépa, on avait envisagé le pire, on était prêts à affronter les aléas de la mer, et pourtant c'était pire que ce qu'on avait imaginé !

Combien de temps êtes-vous restés dans cette situation instable.

Une journée paisible en mer, ça n'existe pas. Un jour le premier assistant me dit : « Aujourd'hui : grand soleil et pas de vent ! » Justement ce qu'il nous fallait. Arrivés sur le set, on découvre une mer déchaînée. Le skipper nous explique que c'est la houle résiduelle. J'apprends alors que lorsque la mer a été agitée, elle met vingt-quatre heures à s'en remettre.

Et on doit aussi filmer la voile, mais on ne peut pas la sortir quand on veut. Tout dépend s'il y a du vent, du sens qu'il prend. On ne peut pas avancer au moteur non plus à cause du son. Si le skipper le met en marche puis le coupe, le catamaran prend son élan, ralentit, puis se met dans le sens des vagues et tangué.

Quand on tourne à Marseille, le mistral nous accompagne. Il est arrivé que le skipper nous annonce « y'a pas assez de vent on ne peut pas sortir les voiles » et quinze minutes plus tard « Y'a trop de vent, ça souffle à 20 nœuds. On rentre au port. Fin de journée ! » C'est le micro-climat le plus compliqué au monde.

Passé la moitié du tournage, on a réalisé que le film s'imposait malgré tout et qu'on irait jusqu'au bout. Pour

les plans extérieurs, on avait un deuxième bateau. Le catamaran étant lui-même un personnage, je voulais le filmer sous tous les angles. Mais avec 1h20 d'une histoire qui se passe en mer, varier la mise en scène était pour moi une obsession. On ne s'est pas privés de faire de beaux plans de grues. Je tenais à ce que le film propose des images à la hauteur de la promesse faite au spectateur : un beau film de voyage. Je voulais faire du cinéma, offrir des plans qui ont du caractère.

Comment diriger de jeunes acteurs dans de telles conditions :

La priorité était que tous jouent juste, et que ce soit vivant. J'appréhendais les tensions. On savait que ce serait difficile. Face à l'adversité, l'équipe s'est soudée. Affronter les aléas de la nature nous a donné une force incroyable. De plus, la plupart des jeunes n'étaient jamais montés sur un bateau. Et trois des ados ignoraient ce qu'est un plateau de tournage. Je suis particulièrement impressionné par eux. Ils se sont retrouvés à devoir gérer toutes les demandes d'un tournage, dans des situations extrêmes tout en restant concentrés, disciplinés. Ils ne mesurent pas la difficulté du défi qu'ils ont relevés.

Pourquoi avoir tenu à tourner en décor naturel ? On dirait que l'authenticité est un peu le fil rouge de ce film...

C'est vrai ! Dans l'écriture, le stylisme, le jeu, la musique, la lumière... Le chef op qui a travaillé sur tous mes films n'étant pas disponible, j'ai dû en chercher un autre. J'ai découvert le travail de Cyril Bron sur une série. Avec ses choix d'optique et d'exposition, Cyril arrive à capter de belles images, tout en sublimant leur côté authentique en effet. J'adore le travail qu'il a fait. Sobre et élégant.

Quant à la musique, je la voulais à la fois légère et mélancolique, mais pas de manière académique avec un compositeur aguerri. J'avais l'intime conviction qu'il fallait une musique qui, à la fois, se distingue et s'intègre parfaitement dans le film. J'imaginais une musique électro. Il se trouve que j'aime beaucoup Isaac Delusion, le groupe dont Loïc Fleury est membre. Je lui ai proposé de composer la bande originale du film. En travaillant sur le film, il y a une séquence que je voulais traiter de manière radicalement différente pour la musique et je me suis tourné vers Stéphane Kronborg, avec qui j'avais déjà travaillé. Le contraste entre ces séquences apporte une autre richesse au film.

Qu'est-ce qui vous amuse le plus dans ce métier ?

Tout ! Depuis l'écriture jusqu'au montage. J'aime voir le film se fabriquer. J'échange beaucoup avec les chefs de poste, et les membres de l'équipe. J'aime beaucoup qu'on me fasse des propositions. Pour moi c'est vraiment un travail collectif.

Mais je pense que ce que j'aime avant tout c'est le challenge. Dans le milieu du cinéma, on dit qu'il ne faut ni tourner en mer, ni en montagne, ni avec des animaux. Je crois que je me suis lancé dans ce film parce que je ne connaissais pas bien la mer. On m'avait prévenu, c'était pire que tout ce que j'avais imaginé. Pour autant, si c'était à refaire je le referais. Je suis trop fier du film et de mes équipes.

Comment aimeriez-vous que le public ressorte de cette aventure ?

Avec le sourire ! Et touché par la rencontre de ce groupe. J'ai voulu faire un film jeune, moderne mais surtout un film plein d'espoir, sans pour autant dire que tout est simple ou joué d'avance.

ENTRETIEN AVEC ALBAN IVANOV

Qu'est-ce qui vous a séduit au départ dans ce projet ?

C'est mon troisième film avec Varante Soudjian et on avait la même envie de faire un film avec des jeunes et de relever le défi de tourner en mer. Comme je fonctionne à l'affect et que je fais entièrement confiance à Varante, je suis plus séduit par l'individu que par le scénario : je sais qu'on va raconter une belle histoire. Et à chaque nouvelle expérience, Varante m'emmène là où je ne m'attends pas.

Qui est votre personnage ? Un réac au cœur tendre ?

Il y a un peu de ça ! C'est un mec qui a changé de vie, qui a été confronté à la violence et aux problèmes sociaux, et qui a voulu quitter cet univers pour une existence plus paisible – mais on est toujours rattrapé par son passé. Le hasard fait



donc qu'il se retrouve nez à nez avec ceux qu'il n'a plus envie de voir. Pour autant, en étant frontalement face à ces gamins qu'il considère comme irrécupérables, il réalise qu'il y a, même chez eux, une lueur d'espoir.

Est-il plus difficile de défendre un personnage comme Riton qui, au départ, n'a rien pour le racheter ?

Un peu, même si c'est jouissif de jouer un con ! (rires)
Je suis tellement loin de lui que cela me fait rire. Le type est tellement borné qu'il frôle l'exécrable, mais la bascule s'arrête à temps. On comprend qu'il n'est pas si con que ça au bon moment, tout en restant fixé sur sa vision des jeunes de banlieue. Car on ne peut pas dire qu'il mise beaucoup sur eux.

On perçoit des éléments de son passé à travers ses échanges avec les jeunes et les moniteurs, mais avez-vous senti le besoin de lui inventer un parcours ?

J'essaie toujours de me glisser dans la peau de mes personnages. Je me suis nourri de son passé de flic de la BAC, qui a évolué dans les quartiers et baigné dans un milieu violent, confronté à un quotidien difficile. Je le voyais comme un loup solitaire, mais toujours pas apaisé. Certains réussissent à faire la paix avec eux-mêmes et

deviennent plus spirituels. Lui, pas du tout ! Il change de vie parce qu'il n'en peut plus mais on n'a pas le sentiment qu'il va vraiment finir skippeur. Pour lui, la traversée est une parenthèse de vie, où il essaie de faire la paix avec lui-même.

Malgré son hostilité apparente, il connaît mieux ces jeunes qu'il n'est prêt à l'admettre.

Quand les gens ne se connaissent pas et se regardent en chiens de faïence, le fossé se creuse entre eux et, au final, ils ne savent même plus pourquoi ils ne s'aiment pas. Lorsqu'on commence à parler à ceux avec qui on est en conflit, on se trouve des points communs. En dialoguant avec ces jeunes, il se retrouve en eux et se rend compte qu'ils ne sont pas aussi violents et désespérés qu'il le pensait. J'adore établir des ponts entre les gens et Riton incarne un très bon pont entre les flics et les jeunes des quartiers difficiles.

Aviez-vous une affinité pour la mer et la voile ?

J'adore la mer ! Personnellement, j'ai kiffé d'être sur un bateau, même si c'était difficile de tourner en mer. Pendant les repérages, on passait plusieurs journées sur un catamaran avec un skippeur pour apprendre les

bons mouvements – savoir comment hisser la voile et faire fonctionner l'ordinateur de bord. On peut toujours faire semblant, mais j'aime bien m'approprier les bons gestes car cela amène de la justesse. Je profite aussi des tournages pour apprendre des choses et, cette fois, j'ai eu le sentiment de faire un stage et de m'initier aux nœuds marins !

C'est la troisième fois que vous tournez avec Varante. A-t-il encore besoin de vous diriger ?

Oui, bien sûr ! C'est un travail de confiance, mais plus on se connaît, plus c'est simple. On n'a pas besoin de se parler longuement. Comme j'ai confiance en lui, je me laisse guider les yeux fermés. Comme si Varante voyait mon intimité, ce que je suis capable de faire.

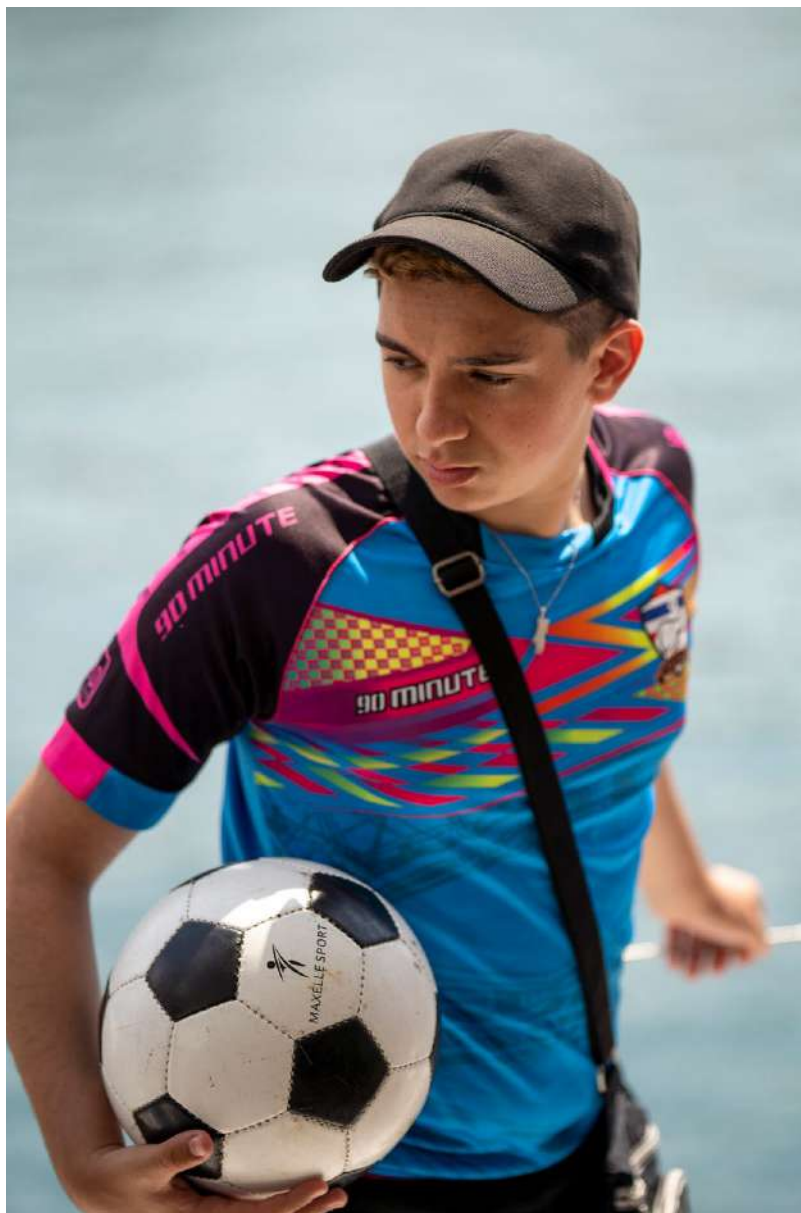
Vous avez rarement été aussi taciturne et taiseux.

Je ne joue pas en me disant c'est un contre-emploi. Certains acteurs se demandent s'ils sont dans un registre dramatique ou comique. Mais l'un ne va pas sans l'autre. Même dans mon travail d'humoriste, je fais rire pour éviter le drame : je ris parce qu'il n'y a plus que ça à faire. Et quand je me laisse aller à l'émotion, je ne vais pas chercher le rire pour la gommer. D'ailleurs, les gens qui

me connaissent dans la vie savent que je suis beaucoup plus posé que ce que je donne à voir. Varante voulait montrer une autre facette de moi, plus intime, et c'est vraiment parce que c'était lui que je me suis laissé aller. Cela me paraissait naturel.

Comment s'est passée votre collaboration avec Lucien Jean-Baptiste et Audrey Pirault ?

Je connaissais le travail de Lucien et quand on a affaire à un grand acteur, tout est beaucoup plus simple. Avec Audrey, on sentait tous les deux qu'on avait une sorte de responsabilité envers les jeunes et, du coup, on était très protecteurs vis-à-vis d'eux : on avait envie de faire un beau film et de se tirer collectivement vers le haut pour eux. Je ne dirais pas que c'était simple, mais à partir du moment où on arrive à se battre pour un projet, c'est le Real Madrid ! (*rires*) À chaque fois, on tâchait de transformer l'essai. Ce film dégage des ondes positives – il est très humain, très poétique. Et ce qu'on voit à l'image reflète ce qu'on a vécu.



Avez-vous rapidement noué une complicité avec les jeunes acteurs ?

Dès les lectures, on sentait qu'on avait affaire à de très belles personnalités. Ensuite, sur le bateau, avec Varante, on se regardait et on se disait qu'on avait de vrais acteurs, totalement investis dans le travail. C'était très costaud. On avait ceci de commun avec Lucien et Audrey de vouloir les rendre plus forts et de leur transmettre un peu de notre expérience. Je prenais un plaisir fou à les voir briller.

Quel souvenir gardez-vous de ce tournage particulier ?

Que ce soit l'équipe artistique ou technique, il y avait un niveau de concentration et une envie de faire les choses bien qui donnaient le sentiment qu'on était un commando. Parfois, on coupait les moteurs pour tourner près des côtes marseillaises et on avait un laps de temps très court car le bateau tournait avec le vent. Je n'ai jamais été aussi concentré sur un tournage. Quand on tourne en mer, on prend conscience que la nature est plus forte que nous et qu'il peut se produire mille incidents auxquels on n'a pas pensé. C'était comme une épée de Damoclès qui pouvait nous jouer des tours à chaque instant.

ENTRETIEN AVEC LUCIEN JEAN- BAPTISTE

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans ce projet ?

J'ai vraiment aimé l'idée de prendre des ingrédients de films comme *Les Misérables*, pour la partie jeunes, et *Bac Nord*, pour la partie flics, et de les transposer au beau milieu de la Méditerranée. Pour moi, c'était une sublime métaphore et une manière intéressante de mettre les problèmes de violence et d'incompréhension mutuelle sur la table pour que chacun puisse y réfléchir et trouver des solutions. Rien n'est tout rose, bien sûr, mais la traversée dont parle le film désigne le terrain d'entente. C'est un film sur la réconciliation et c'est un thème qui me plaît.



Comment avez-vous abordé Alex ?

J'ai un passé d'animateur et j'ai emmené des gamins en colo. À l'époque, quand on s'occupait de dix jeunes, on pouvait espérer aider les dix. En parlant récemment avec des éducateurs et des moniteurs, j'ai compris qu'aujourd'hui, ils ont revu leurs ambitions à la baisse et qu'ils concentrent leurs efforts sur les cas les moins désespérés. J'ai mis de ça chez Alex : il est fatigué et il a baissé les bras. Contrairement à Stéphanie qui incarne les éducateurs qui résistent et qui y croient toujours, mon personnage n'en peut plus. Il était super motivé quand il a démarré, mais il a le sentiment qu'il ne peut plus rien changer.

Qu'est-ce qui l'a amené à s'orienter vers le social ?

Je l'imaginais très proche de moi. Pour être honnête, je viens d'un milieu modeste, j'ai grandi en banlieue et j'ai enchaîné toutes sortes de petits boulots, et quand j'ai accédé à la fonction d'animateur, j'étais le plus heureux des hommes. J'adorais les mômes, j'avais l'occasion de partir en vacances – je m'étais spécialisé dans la montagne ! – et je trouvais que c'était un travail très bien payé. Je me suis donc beaucoup appuyé sur mon histoire personnelle pour camper Alex. Ensuite, comme j'ai encadré des jeunes de la maternelle jusqu'à la Terminale, j'ai été témoin de choses qui m'ont

bouleversé et j'ai compris que les parents étaient parfois dans l'incapacité de s'occuper de leurs enfants. J'étais heureux de pouvoir mettre tout ce vécu dans mon personnage.

Il manque souvent d'autorité face aux jeunes et à Stéphanie.

C'était l'aspect le plus difficile pour moi car je ne suis pas du tout comme ça dans la vie. Je reviens toujours par la fenêtre quand on me chasse par la porte ! (*rires*) Alex, au contraire, a démissionné et considère qu'il n'y a plus rien à faire pour ces jeunes, ce qui lui donne ce côté dilettante et largué. Stéphanie lui balance qu'il a oublié pourquoi il fait ce métier. Mais personne n'est à l'abri de ce genre de lassitude.

On a le sentiment que cette traversée est pour lui comme un parcours initiatique...

Le film sert à cela : il dit à tous ces gens travaillant pour des institutions qui s'occupent des jeunes qu'il ne faut pas lâcher, qu'il faut continuer coûte que coûte, même s'il n'y a qu'un ou deux gamins à sauver. Au bout du compte, on sent bien qu'après cette traversée, les choses ont un peu changé pour Alex. Il va peut-être remettre une pièce dans le manège !

Il cherche à amadouer Riton, mais ne s'y prend pas forcément très bien...

Il ne sait pas trop comment s'y prendre avec les flics, et il est un peu lâche aussi. Il essaie de mettre de l'huile dans les rouages pour que les choses se passent au mieux, mais il manque un peu de courage. Pour autant, leurs échanges sont très forts car il y a un rapprochement entre eux, vers la fin, malgré tout. Au fond, Riton a son histoire, lui aussi, et par le biais d'Alex et de leurs discussions, on comprend sa psychologie d'ancien flic et on découvre qu'il a grandi avec ces jeunes. Même en évoluant au sein d'une institution comme la police, on peut être amené à commettre des erreurs d'autant que la société est de plus en plus dure. Quoi qu'il en soit, les échanges entre Alex et Riton donnent des éléments de réponse sur le dialogue entre la police et la société.

Avez-vous eu besoin de vous former un minimum, comme votre personnage est censé l'avoir fait, au métier de skippeur ?

J'ai la chance de connaître très bien ce type de bateau car c'est celui qu'on loue quand on va aux Antilles ! Je suis par ailleurs parrain d'un bateau, L'Égoïste, qui, grâce à ses deux navigateurs, fait la Transat en double. Il fallait

donc que je me fasse violence pour ne pas montrer que je connaissais un minimum la navigation ! (*rires*)

Comment s'est passé ce tournage si particulier ?

Je n'avais jamais tourné autant en mer et cela a été une aventure de malade mental ! Au cinéma, on est censé pouvoir tout contrôler et, là, il y avait un élément liquide qu'on ne maîtrisait pas : les vagues ne sont jamais les mêmes... Il fallait donc accepter que tout prenne deux fois plus de temps que sur un tournage classique.

Parlez-moi de vos rapports avec Alban Ivanov et Audrey Pirault.

Pour moi, Alban est comme un Gabin ou un Ventura d'aujourd'hui. Il a la chance d'avoir une gouaille, une diction, une façon d'aborder les choses avec simplicité et en même temps beaucoup d'efficacité. C'est un vrai don, qui ne l'empêche pas de rester naturel.

Quant à Audrey, si j'avais vu *La Traversée* sans y avoir participé, je l'aurais voulue dans mon prochain film comme réalisateur !

Vous êtes-vous facilement fait accepter par les jeunes ?

Ils m'ont adopté immédiatement. Ils étaient bienveillants, travailleurs, épatants. Ce sont des gamins qui vivent parfois dans des situations difficiles, mais qui ont une attitude formidable face à la vie. On s'est super bien entendus. Sur un tournage, ce n'est en général pas simple de travailler avec des mômes, mais ils ont été professionnels, à l'écoute, très respectueux. Et ils m'ont appris plein de trucs ! En étant à leurs côtés pendant aussi longtemps, j'ai découvert leur univers, leur tchatche, leurs réseaux sociaux préférés. Parfois, je leur donnais des conseils et je continuais mon travail d'éducateur en dehors du plateau, comme une mise en abîme ! Ils ont vraiment compris que le cinéma était une chance, et ils se sont donnés à fond, et cela a imprimé l'image !

C'est la première fois que vous tournez pour Varante. Comment dirige-t-il ses acteurs ?

Ce qui était beau, c'était de le voir garder le calme au milieu de la tempête ! On a affronté la mer, la météo, les vagues, et au milieu du chaos, Varante est une espèce de mât qui dit « Ça va aller » en restant serein. Moi qui suis une pile électrique et qui saute partout sur un plateau, j'étais fasciné par cette capacité à rester calme en toutes

circonstances et par son regard de metteur en scène. Dès qu'il voyait que je reprenais mon rythme speed habituel, il faisait en sorte de me calmer. Et je savais que j'étais entre de bonnes mains.



ENTRETIEN AVEC AUDREY PIRAULT

Qu'est-ce qui vous a plu dans le scénario ?

Tous les aspects du projet me semblaient réjouissants : l'intrigue, la relation entre les deux éducateurs, les rapports avec les jeunes, le fait que le film se déroule quasi exclusivement en mer, l'évolution des rapports avec le skippeur. Pour moi, c'était vraiment multidimensionnel et j'ai trouvé que le scénario, à chaque instant, était drôle et émouvant sans jamais verser dans la caricature ou le pathos. Il y avait là une justesse que je trouvais belle. J'ai été psychologue, spécialisée dans l'enfant, l'ado et le jeune adulte, avant de devenir comédienne et je retrouvais dans ce film beaucoup de sujets qui me tiennent à cœur.



Qui est Stéphanie, très investie dans son travail d'éducatrice ?

Elle y croit sincèrement. Elle croit qu'elle peut aider ces jeunes à avoir une vie différente de ce chemin qui semble tracé d'avance. Elle a sincèrement foi en eux. Son collègue Alex lui renvoie que c'est parce qu'elle est encore jeune dans le métier et que sa flamme finira par s'éteindre avec le temps, comme elle s'est un peu éteinte chez lui. Mais peu importe : c'est une éducatrice qui croit énormément dans la capacité des enfants d'évoluer et de devenir des adultes construits s'ils sont bien accompagnés.

Qu'est-ce qui la motive autant et qu'a-t-elle besoin de prouver ?

Elle a besoin de se prouver que c'est possible d'y arriver. C'est un peu vital pour elle je pense, et c'est ce qui la fait tenir, que ce soit pour elle ou pour les jeunes : il y a quelque chose de vital à ne rien lâcher. Quand Varante m'a fait lire le projet en me demandant de participer à l'aventure, je lui ai raconté que j'étais psy au départ et que s'il avait besoin d'histoires pour nourrir les parcours des ados, j'en connaissais. Je lui ai notamment parlé d'une véritable trajectoire de vie dont j'ai été témoin et qui dépassait la fiction. Il m'a rappelée par la suite

en me disant que cette histoire pourrait être celle de Stéphanie, mon personnage : ses parents n'avaient pas été en mesure de prendre soin d'elle et elle a donc grandi en famille d'accueil.

On sent qu'elle n'est pas si éloignée des jeunes dont elle s'occupe, mais que c'est elle qui détient l'autorité.

C'est sans doute parce qu'elle a elle-même traversé des difficultés qu'elle a cette légitimité auprès des jeunes : elle leur laisse de la liberté, mais quand la situation dégénère, elle resserre la vis et elle leur fait comprendre qu'ils doivent s'arrêter immédiatement. Il n'y a alors pas de discussion possible – il faut juste se taire. C'est aussi observable dans la réalité : quand un adulte se pose face à des enfants ou à des ados, ceux-ci sont en demande de cadre, de limites, c'est une forme de sécurité, surtout si cela est fait non pas avec autorité mais avec de l'attention et de la bienveillance.

Elle est résiliente certes, mais quelles sont ses failles ?

Je crois qu'elle doit encore s'apaiser. Ses rapports avec les jeunes montrent qu'il y a quelque chose qui bouillonne en elle qui n'est pas tout à fait serein. Car Stéphanie n'est toujours pas rassurée. Et c'est ce que j'adore chez

elle. Il y a aussi une part d'inconscience, et ce sont les expériences de vie, comme celle de cette traversée, qui la font évoluer et comprendre. Mais pour qu'elle soit heureuse, il faudrait qu'elle apaise une forme de colère.

Quels sont ses rapports avec Alex ?

Ils sont assez simples. Pour elle, c'est un collègue avec qui elle travaille... et aussi un homme marié. Mais dans l'adversité du quotidien, il y a des complicités qui se créent, et un jour, les choses ont dérapé. Pour autant, si elle l'apprécie beaucoup, elle ne se projette pas en couple avec lui. D'ailleurs, elle ne se projette en couple avec personne. Et avant qu'elle fasse confiance à un homme, elle a encore du chemin à parcourir.

Est-elle totalement hostile à Riton, ou sent-elle qu'il y a chez lui plus qu'un affreux réac aux tendances fachos ?

Il y a chez Stéphanie cette intuition qui sent que l'humain n'est jamais totalement perdu. Elle est convaincue que chacun a ses raisons d'être qui il est à un moment donné. Après, il s'agit de savoir si on fait l'effort de le comprendre, et d'avoir de la compassion, ou non. Au départ, elle ne peut pas comprendre Riton, elle ne peut pas cautionner ses attitudes. Mais c'est dans sa nature d'essayer d'être

le plus juste possible, c'est dans ses valeurs de faire un pas vers lui, d'autant que, pour elle, les gens en colère sont des gens blessés, et comme elle est aussi meurtrie, ils se retrouvent sur certains points. Pour autant, elle cherche à préserver et à défendre la cause des enfants. Pour elle, on ne leur parle pas comme Riton leur parle. Et il y a des principes sur lesquels on ne transige pas, comme le racisme ou encore le respect.

Vous êtes-vous facilement glissée dans la peau du personnage ?

Oui, parce que j'entendais la musique de Varante et de son coscénariste dans l'écriture. Je n'ai pas eu tant à chercher que ça. Varante m'a seulement demandé de ne pas autant mater les jeunes. Je peux être spontanément très tactile et il a souhaité que j'installe une distance physique avec eux. Parfois, je me laissais aller à poser ma main sur l'épaule d'un des ados, et on refaisait alors la prise ! (*rires*)

Comment se sont passés vos rapports avec Lucien Jean-Baptiste et Alban Ivanov ?

J'ai eu une chance absolue de tourner avec ces deux-là, d'autant que c'était mon premier film et que les conditions

de tournage n'étaient pas simples. Humainement, Lucien est d'une écoute, d'un encouragement et d'une confiance, en tant que partenaire de jeu, qui va au-delà de l'agréable. Il a été avec moi tout le temps quand on jouait et il m'a laissé une place incroyable. En tant que comédienne, c'était aussi un pur bonheur de le voir jouer, comme si je regardais un pianiste de jazz qui joue très bien ! Alban, lui, est un être de lumière, extrêmement généreux, sincèrement bienveillant et très drôle. C'était un bonheur de le voir arriver tous les matins. Avec eux deux, je n'ai jamais eu la sensation d'être écrasée par qui que ce soit, bien au contraire.

Et avec les jeunes ?

Je les adore ! On a créé un vrai lien qui s'est mis en place dès le premier jour. J'avais hâte de les connaître et je tenais à leur montrer qu'ils pouvaient compter sur moi, même si je restais l'adulte et que je n'étais pas là pour faire la fête avec eux. Ils étaient deux mois loin de leur famille et ils savaient qu'ils pouvaient venir me voir n'importe quand en cas de questions ou autre. Finalement chacun a un peu pris la place qui était la sienne dans le film. Du coup, nos relations ont été extrêmement sincères et, en dehors du film, je passais beaucoup de temps avec eux. J'ai découvert des jeunes passionnants, très loin des

clichés qu'on véhicule en permanence sur la génération actuelle. Je les ai rencontrés à la fois en groupe mais j'ai aussi eu des moments avec chacun, que ce soit au dîner, au petit déjeuner, ou quand on ne pouvait pas rentrer les week-ends. J'ai eu la chance de les rencontrer vraiment.

Comment Varante dirige-t-il ses acteurs ?

Je l'avais déjà rencontré sur la série Access et je savais comment il travaillait : il sait ce qu'il veut et il a une vision à laquelle il tient, mais au départ, il nous accorde un espace de liberté pour voir comment on s'approprie le personnage et comment on se place. J'ai eu le sentiment d'être très libre, et pas du tout figée, notamment sur la mise en scène. Quand je ne sentais pas quelque chose, je l'interrogeais et il était très à l'écoute. Néanmoins il tient à sa vision. C'est un formidable équilibre. En tant que comédienne, c'est très rassurant de travailler pour quelqu'un qui sait ce qu'il veut mais qui vous encourage à lui faire des propositions. Il tient aussi à son texte, et au sens des mots, mais on peut modifier les dialogues si on ne trahit pas son propos.

Quels souvenirs garderez-vous de cette expérience ?

C'était tellement hors normes ! Sur le bateau, on ne pouvait être que 20 au maximum et on était déjà 8

comédiens. Autant dire que l'équipe technique était très réduite. Au départ, dès qu'on se déplaçait, on se cognait et on se rentrait dedans. Mais au bout de trois ou quatre jours, une sorte de chorégraphie s'est mise en place et on ne se heurtait plus.

Tous les collaborateurs du film ont été épatants et c'est vraiment un film d'équipe. Tout le monde était incroyablement impliqué, comme lorsqu'on est à la rame et que tout le monde rame dans le même sens, de l'ingénieur du son aux cadresurs, du chef-opérateur au

1^{er} assistant qui a fait un super boulot. C'était d'autant plus compliqué qu'on avait peu de temps et qu'il fallait composer avec la houle, les éléments, l'heure qui tourne, la météo, etc. Et je dois dire qu'on a eu une succession de miracles, entre un départ d'incendie dans un camion-régie qui s'est résorbé tout seul, les dauphins qui ont accepté de sauter devant nous alors qu'à cet endroit-là c'était plutôt rare de les croiser, ou encore la météo. D'ailleurs, on est restés près de deux mois à Marseille, et le jour de notre départ, il est tombé sur la cité phocéenne l'équivalent de deux mois de pluie !



LISTE ARTISTIQUE

ALBAN IVANOV.....	Riton
LUCIEN JEAN-BAPTISTE	Alex
AUDREY PIRAULT	Stéphanie
MONCEF FARFAR.....	Rayane
THILLA THIAM	Sam
LUCIE CHARLES-ALFRED	Léa
MAMARI DIARRA	Mahdi
ENZO LEMARTINET	Polo

LISTE TECHNIQUE

Un film de **VARANTE SOUDJIAN**
Scénario, adaptation, dialogues de **VARANTE SOUDJIAN**
..... **& THOMAS PONE**
Producteurs délégués **AÏSSA DJABRI, FARID LAOUHASSA**
Producteur **VICTOR HADIDA**
Producteur exécutif **DENIS PENOT**
Image **CYRIL BRON**
Montage **BRIAN SCHMITT**
Musique **LOÏC FLEURY**
Musique additionnelle **STÉPHANE KRONBORG**
Décors **ISABELLE DELBECQ**
Costumes **CÉCILE BOX**
Son **FRANK DUVAL, RENAUD GUILLAUMIN**
..... **JEAN-PAUL HURIER**
Casting **MANON LE BOZEC**
Premier assistant réalisateur **YVES LAMIGEON**
Directeur de production **BERNARD BOLZINGER**
Une coproduction **VERTIGO PRODUCTIONS, DAVIS FILMS**
..... **FRANCE 2 CINÉMA, LES BÊTES SAUVAGES**
..... **LA VÉRITÉ PRODUCTION, SCOPE PICTURES**
Avec le soutien du **TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL**
..... **BELGE VIA SCOPE INVEST**
Producteur associé **CHAPKA PRODUCTION**
Avec la participation de **CANAL +, CINÉ +**
..... **FRANCE TÉLÉVISIONS, C8**
Une distribution **METROPOLITAN FILMS**